



Pizzicata

de Edoardo Winspeare

Fiche technique

Italie/Allemagne - 1996 -

1h33

Couleur

Réalisation et scénario :

Edoardo Winspeare

Montage :

Carlotta Cristiani

Costumes :

Silvia Nebiolo

Interprètes :

Cosimo Cinieri

(Carmine Pantaleo)

Chiara Torelli

(Cosima Pantaleo)

Fabio Frascaro

(Toni Morciano)

Anna Dimitri

(Immacolata Pantaleo)

Inès d'Ambrosio

('Nzina Pantaleo)

Paolo Massafra

(Pasquale)

Lamberto Probo

(Donato Pantaleo)



Résumé

En 1943, dans les Pouilles, une famille de paysans, un père et ses trois filles, recueille malgré le danger un jeune pilote américain blessé. Toni est d'origine italienne : il guérit peu à peu et prend conscience

de ses racines. Il s'éprend de Cosima que son père a promise à Pasquale, fils d'un riche propriétaire terrien. L'affrontement des deux prétendants devient inévitable...

L E E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

Critique

En 1962, avec **La Taranta**, un documentaire de vingt minutes, Gianfranco Mingozzi fournit l'information décisive sur un phénomène étrange propre à certaines régions des Pouilles. La morsure symbolique de la tarentule entraîne chez la femme qui en est la victime une transe proche de la crise d'hystérie, une forme d'épilepsie culturelle qui ne peut être soignée que par une danse frénétique pouvant durer des heures, voire des jours, avant que la paix ne retombe sur l'âme et que ne s'exerce, selon la croyance, la grâce de saint Paul de Galatina. Les femmes, les « tarantate », sont les victimes de l'homme : ce sont des veuves blanches qui dansent une sorte de possession qui est aussi la représentation d'une souffrance, d'un deuil impossible à évacuer. *«La tarantule - note Salvatore Quasimodo dans le commentaire du film de Mingozzi - est l'araignée mythique, en soi inoffensive, qui mord symboliquement et qui donne avec son poison des troubles du corps et de l'âme. Voici la terre des Pouilles et du Salento, brisée par le soleil et la solitude, la terre des poisons animaux et végétaux : ici apparaît dans la fournaise l'araignée de la folie et de l'absence, elle s'insinue dans le sang des corps délicats qui ne connaissent que le travail aride de la terre, destructeur de la paix minimale du jour. Ici grandit entre les épis de blé et les feuilles de tabac la superstition, la terreur, l'anxiété d'une sorcellerie possible, domestique. Les génies païens de la maison semblent résister à une métamorphose profonde tentée par une civilisation pendant des millénaires.»*

C'est dans ces traditions que plonge **Pizzicata** d'Edoardo Winspeare, actualisation d'un mythe qui se double d'une recherche sur les musiques traditionnelles exécutées, dans l'accompagnement de la danse libératoire, par un violon, une guitare, un accordéon et surtout

des tambourins battus des doigts et du poignet. La «pizzicata» est d'abord une danse rythmée qui accompagne les fêtes et qui, comme dans toute société traditionnelle où le flirt est interdit, permet aux jeunes gens de s'effleurer et d'exprimer une approche amoureuse, exutoire d'une relation sexuelle : la fille brandit un petit mouchoir brodé, symbole d'une virginité étalée aux yeux de l'homme pour en stimuler le désir, tandis que le garçon exprime par ses pas et les mouvements de son corps une possession sexuelle vécue comme un fantasme. Ainsi, dans ce contexte fortement passionnel, la piqûre de la tarantule symbolise la morsure fatale de l'amour frustré. Le caractère inaccessible ou la disparition de l'être cher conduit à l'aliénation : l'impossibilité de posséder l'aimé conduit à la dépossession de soi et au basculement dans la transe.

Eloigné de sa terre par ses études en Allemagne, et aux États-Unis, Winspeare tourne un premier film qui est comme une réappropriation de son moi profond ; le cinéaste est à l'image de son protagoniste, un jeune aviateur italo-américain dont l'appareil s'écrase dans les Pouilles en 1943, et qui, sauvé grâce à son parachute et recueilli par une famille de paysans pauvres dont le fils est à la guerre, découvre le poids de ses racines et de sa culture ancestrale. Le cinéaste cherche à recréer un monde, celui de son enfance, et à retrouver des sonorités qui sont le cœur d'une culture. La pizzica, née d'influences multiples au confluent des mondes orientaux et occidentaux, danse païenne récupérée par le christianisme - les *tarantate* terminent dans l'église une danse comparable à la macumba africaine ou au candomblé brésilien -, est une manière de danser sa vie, de dire par la chorégraphie, non seulement la souffrance des femmes mordues par la tarentule (pizzica tarantata), mais aussi, plus largement, les haines et les rivalités des hommes (pizzica d'escrime) et les approches amou-

reuses des corps en mouvement (pizzica de cœur).

Winspeare, dans un récit linéaire, décrit l'amour impossible entre une jeune fille que son père a promise au fils d'un riche propriétaire et le bel Italo-Américain qui demeure fondamentalement étranger à la communauté villageoise. Comme dans une tragédie antique la mort et le désespoir sont inéluctables. Pour évoquer ces archétypes, le cinéaste retrouve les formes simples d'une mise en scène classique, aux éclairages travaillés, aux poses hiératiques, aux décors dépouillés d'ocres et de blancs, et aux robes et aux costumes noirs.

Dans ce monde paysan où la vie est scandée par les travaux et les jours, dans cette «terre du remords», selon l'expression d'Ernesto De Martino, la danse éclate comme une libération avec ses mouvements élégants qui suggèrent les élans du cœur : l'héroïne - pieds nus et robe bleue comme pour affirmer déjà une singularité face aux autres femmes vêtues de noir - tournoie pour exprimer son amour. Lorsque l'homme aura été poignardé par son rival, il ne restera à la malheureuse qu'à basculer dans la souffrance et à sentir monter en elle le venin de la tarentule. Envahi de soubresauts, son corps s'abîme dans les trances de la tarantelle.

Jean A. Gili

Positif n°440 - Octobre 1997

Propos du réalisateur

Je m'intéresse à la culture populaire salentine depuis 1989, lorsque j'ai tourné **Saint Paul et la Tarantule**, un documentaire sur le tarentisme pour l'Ecole de Cinéma de Munich. Depuis, je suis pris de passion pour la pizzica, une danse du Salento. La pizzica n'est pas la seule musique populaire salentine mais c'est celle qui me fascine le plus. La

découverte de cette danse a été le début d'une catharsis qui m'a permis de découvrir beaucoup de choses sur ma terre, sur mes relations avec les autres et sur moi-même.

Quand j'étais gosse, mes parents m'envoyaient souvent dans les campagnes pour travailler avec mes frères et les employés de mon père. J'ai vécu les derniers moments de ce monde paysan. Une expérience qui a marqué toute ma vie. A cette époque, mon père organisait tous les ans chez nous une grande fête pour la fin des vendanges, où il invitait une troupe de trente musiciens et tout le village. Quand la troupe avait fini de jouer, il y avait toujours trois personnes avec un tambourin et un harmonica qui entamaient une pizzica.

Les danseurs étaient pour la plupart des paysans âgés ; les plus fascinants étaient Luigi Scarcella et sa femme Abbondanza. Beaucoup étaient saouls et leur danse n'avait rien de rituel. Scarcella méprisait cette façon de danser et m'expliquait que l'art de la pizzica consiste à montrer son amour pour une femme soit par des pas traditionnels, soit en créant pour elle de nouveaux mouvements correspondant à sa propre personnalité. Ces divergences d'interprétation de la pizzica symbolisent pour moi la différence entre le populaire et le traditionnel, la fête de village et la fête rituelle, le folklore et la culture méditerranéenne.

J'étais trop jeune à l'époque et les pas fantaisistes des paysans ivres me plaisaient davantage que les mouvements élégants de Scarcella. J'ai pourtant été influencé par son enseignement car, à vingt-sept ans, après avoir étudié au Etats-Unis et en Allemagne, je suis revenu dans le Salento pour redécouvrir et apprendre la pizzica. C'est surtout en Andalousie que j'ai compris l'importance de la musique populaire pour les habitants d'un pays : elle est ce qui les rattache à leur terre et à leur identité, leur manière d'exprimer joies et douleurs. Toutes les émotions contenues dans le

flamenco se retrouvent dans la tradition musicale salentine.

Depuis 1992, je m'intéresse exclusivement à la culture populaire et musicale de la région d'Otrante : les rencontres avec les anciens, héritiers de la tradition, et notamment Pino Zimba, la création de l'association Zoé avec Lamberto Probo, l'organisation de fêtes populaires, la réalisation du film **Pizzicata** avec la participation des habitants de la région, témoignent de la vitalité de la pizzica. Malheureusement, je ne suis pas musicien et j'ai du mal à juger objectivement la qualité de la musique.

Ma passion, c'est la danse. Au cours de ces cinq dernières années, il y a eu une véritable explosion de pizzica avec la création de nombreux groupes. Toutefois, la pratique de cette danse est trop souvent un amusement de bourgeois de Lecce imitant les paysans dans les fêtes populaires. Pour danser la pizzica, il faut comprendre qu'elle met en scène le jeu de la séduction entre hommes et femmes. Les danseurs cherchent à se séduire en mettant en valeur leur élégance, leur masculinité ou leur féminité.

A une époque, j'étais pris par la fièvre de la danse : je dansais trois heures par jour, j'étais impressionné par les contes sur les tarentules, je rêvais à des danseurs se livrant à des rituels dionysiaques ; je mélangeais ce que j'avais appris dans les livres et mes propres expériences. La pizzica devenait tellement obsessionnelle que l'on m'avait conseillé de consulter un psychanalyste... En fait, la musique et la danse sont devenues une sorte d'analyse personnelle. Grâce à la pizzica, j'ai mis un peu d'ordre dans mon esprit et découvert mon «*être danseur*». Plus je dansais, plus je me sentais proche de la nature tout en ayant le sentiment de renouer avec un rite ancien. Et dans **Pizzicata**, j'ai voulu faire partager l'esprit généreux et sensuel, ancestral et moderne de la pizzica.

Dossier distributeur

Le réalisateur

Né à Salzbourg en 1965, Edoardo Winspeare a mené des études universitaires de littérature à Florence avant d'entrer à l'école de cinéma de Munich. Edoardo Winspeare s'attache à maintenir en vie la culture populaire des Pouilles, et notamment les danses et les musiques du Salento, en organisant dans sa région des fêtes de Pizzica.

Dossier distributeur

Filmographie

Documentaires	
Le ghetto de Venise	1989
Les Allemands de la Volga	
Saint Paul et la tarentule	1990
Le dernier guépard	1991
Les grands directeurs de la photographie : Luciano Tovoli	1992
Les serviteurs des pauvres	
Court métrage	
Une petite histoire de WC	1989
Long métrage	
Pizzicata	1996